



Fortifications ibériques tardives et défense du territoire en Hispanie citérieure

Pierre Moret

► To cite this version:

Pierre Moret. Fortifications ibériques tardives et défense du territoire en Hispanie citérieure. Á. Morillo, F. Cadiou et D. Hourcade. Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto. Coloquio celebrado en la Casa de Velázquez (19 y 20 de marzo de 2001), Casa de Velázquez - Universidad de León, León, p. 159-183, 2003. hal-00723944

HAL Id: hal-00723944

<https://hal.science/hal-00723944>

Submitted on 15 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

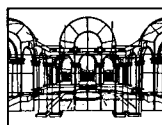
PIERRE MORET

***Fortifications ibériques tardives et défense
du territoire en Hispanie citérieure***

SEPARATA "DEFENSA Y TERRITORIO EN HISPANIA
DE LOS ESCIPIONES A AUGUSTO"
Espacios urbanos y rurales, municipales y provinciales



UNIVERSIDAD DE LEÓN
SECRETARIADO DE PUBLICACIONES
Y MEDIOS AUDIOVISUALES



CASA DE VELÁZQUEZ

2003

FORTIFICATIONS IBÉRIQUES TARDIVES ET DÉFENSE DU TERRITOIRE EN HISPANIE CITÉRIEURE

PIERRE MORET
(*Casa de Velázquez*)

À côté des camps militaires et des cités à statut privilégié, les provinces hispaniques ont connu pendant l'époque républicaine une troisième catégorie d'établissements fortifiés, celle des villages et des bourgs d'origine indigène et de statut pérégrin qui soit restèrent inchangés, soit furent dotés de nouvelles défenses, soit furent fondés et bâtis de neuf entre la fin de la seconde guerre punique et la période des guerres civiles.

Ma première intention était de présenter à ce colloque une ébauche de synthèse sur la répartition et l'évolution de ces enceintes indigènes dans la partie méditerranéenne de la Citérieure, du cap de Creus au cap de Palos (fig. 1), dans une période comprise entre le début du II^e s. et la fin du premier quart du I^{er} s. av. J.-C. Je n'ai pas tardé à me rendre compte que ce projet était trop ambitieux, pour ne pas dire impossible à réaliser dans l'état présent de la documentation. Les obstacles sont de divers ordres:

- Le degré de connaissance des formes d'occupation du territoire, en milieu indigène, est trop inégal d'une région à l'autre ou d'une *comarca* à l'autre pour permettre une vision d'ensemble satisfaisante. Je ne pourrai m'appuyer que sur quelques travaux, au demeurant excellents, qui fournissent, dans des secteurs ayant fait l'objet d'études approfondies, un tableau relativement précis de la nature et de la répartition des établissements indigènes. Mais on ne devra pas oublier que ces quelques gros plans ne concernent que des fragments discontinus du territoire ibérique;

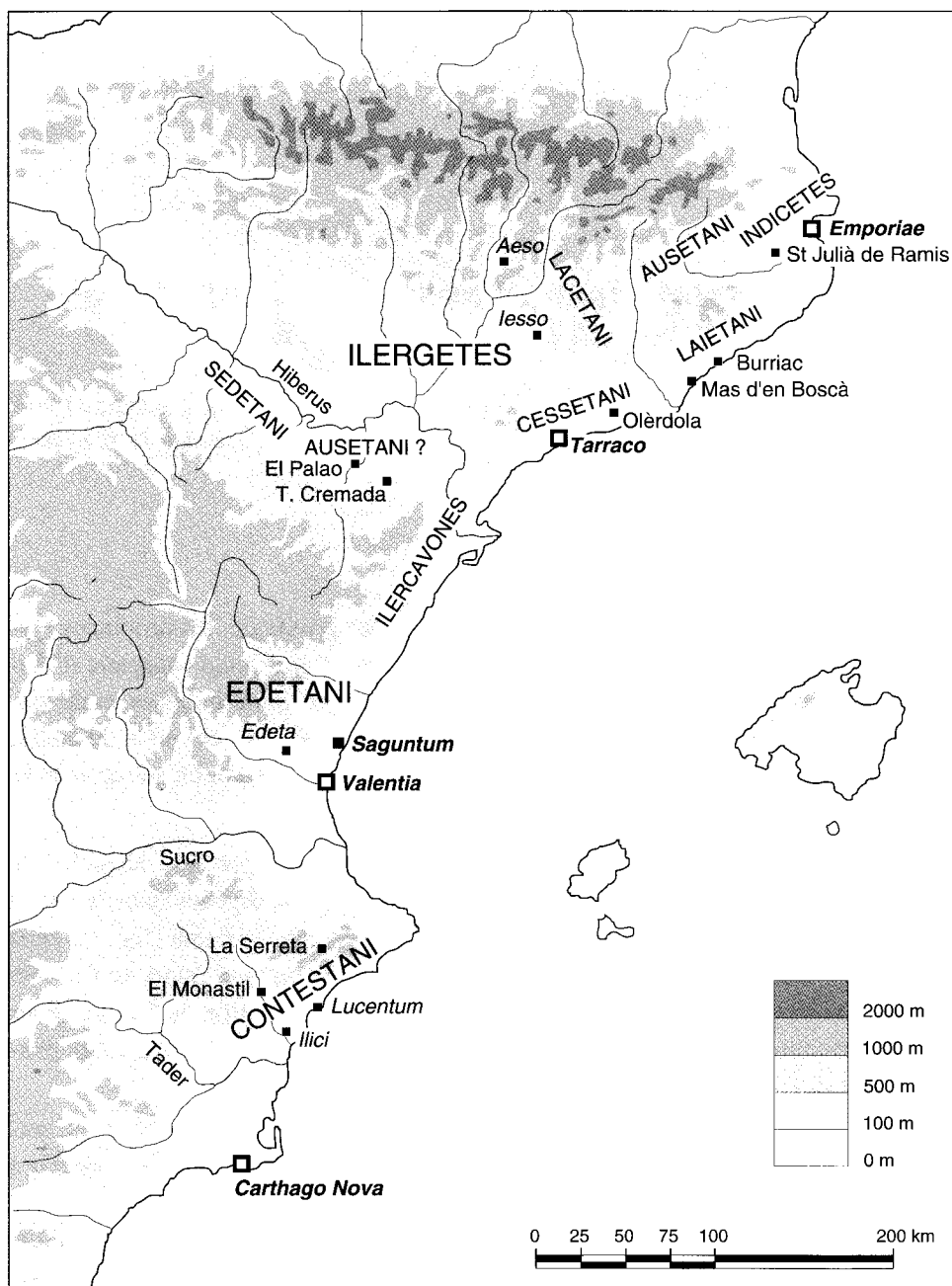


FIG. 1.—Localisation des peuples et des principaux sites mentionnés dans le texte.

dans bien d'autres secteurs, on ne dispose pas d'informations solides concernant cette période de transition.

- Rares sont les fouilles qui ont mis au jour des fortifications indigènes dans leur état du II^e s. av. J.-C., et plus rares encore les enceintes dont le plan a été publié. On ne dispose, la plupart du temps, que de descriptions sommaires de l'aspect des vestiges visibles, sans intervention archéologique spécifique; et quand il y a eu fouille, elle se limite presque toujours à un sondage en un seul point de la fortification.
- On considère habituellement comme des «fondations romaines» des enceintes qui, à mon sens, ont été construites à l'initiative et sous la responsabilité d'une autorité indigène. Il s'agit en particulier des enceintes de Isona-Aeso, Iesso, Peralada et Olèrdola, dont je reparlerai en leur lieu. Que ces enceintes puissent, dans certains cas, avoir un aspect romain ou aient exigé des savoir-faire importés d'Italie ne change rien à l'affaire. Il faut bien s'entendre sur ce qu'est une fortification romaine: cela suppose, en premier lieu, un cadre juridique romain (par exemple une fondation coloniale ou l'accession à un statut privilégié), ensuite l'initiative et le contrôle d'une autorité romaine, et enfin une réalisation technique se conformant à un modèle italien. Ces conditions ne sont remplies de façon certaine, dans la période et dans l'aire géographique considérées, que par les fortifications d'Ampurias, de Tarragone et de Valence¹. Partout ailleurs, les enceintes aujourd'hui connues que l'on peut dater entre 150 et 80 ont été érigées dans un cadre pérégrin, par et pour des *Hispani*. Qualifier ces fortifications de «romaines» n'aurait pas plus de sens que si l'on appelait «grecque» la fortification du III^e s. de Castellet de Banyoles (Tivissa), au seul motif que ses tours reproduisent (très librement d'ailleurs) un modèle hellénistique.
- Il existe, concernant la fin du III^e s. et la première moitié du II^e s., un problème récurrent de chronologie archéologique. Comme il arrive parfois dans notre discipline, le désir de faire coïncider avec des événements historiques précis des datations reposant exclusivement sur l'analyse de la poterie a conduit à une situation d'impasse. Dans la période considérée, le principal fossile directeur est la céramique campanienne A, qui malgré l'affinement constant des typologies ne permet guère de réduire la fourchette chronologique à moins d'un demi-siècle (sauf à disposer d'un

1 Je ne tiens pas compte ici des enceintes de *Gerunda*, de *Baetulo* et d'*Iluro*, qui sont bâties dans la période suivante (années 80/70 à 60/50). La datation haute, au tout début du I^{er} siècle, que propose Guitart (1994) pour ces trois fondations ne s'accorde pas avec les données archéologiques (pour *Gerunda* et pour *Iluro*, voir plus loin; pour *Baetulo*, Grau et alii, 2000: 77). Sur les fondations urbaines du deuxième quart du I^{er} s. en Catalogne, voir les suggestions d'Olesti, 1994.

matériel abondant et varié, ce qui est rarement le cas dans les stratigraphies se rattachant à des fortifications). Or, on constate une tendance trop répandue à rehausser la chronologie vers le début de la période, d'où il résulte qu'un nombre impressionnant de murailles hispaniques sont censées avoir été érigées à la fin du III^e s. – soit pendant la seconde guerre punique, soit pendant la phase initiale de la conquête romaine –, tandis que très peu de fortifications sont attribuées à la première moitié du II^e s. Les exemples sont nombreux; on peut citer, parmi ceux dont nous n'aurons pas à parler dans la suite de cette communication, l'*oppidum* de Meca (discussion dans Moret, 1996: 458), la tour portuaire du Grau Vell de Sagonte (*ibid.*: 471), la porte de Séville à Carmona (*ibid.*: 541) ou bon nombre de «*recintos fortificados*» de l'Andalousie (Moret, 1990 et 1999).

Chacun sait que c'est en période de paix ou d'accalmie, quand les Etats ou les cités disposent de temps, de trésorerie et de bras disponibles, que l'on bâtit des enceintes urbaines. En temps de guerre, sous la pression des événements et dans l'urgence des périls, une fortification complexe (bâtie en pierres de taille, munie de tours et éventuellement complétée par un avant-mur ou un fossé) était un projet irréalisable, compte tenu des ressources techniques des Anciens. Il me paraît donc difficile d'accepter l'idée que la seconde guerre punique et les premières années de la conquête romaine furent une période d'intense activité dans le domaine de l'architecture militaire. À partir de ces observations, je suis pour ma part convaincu que bon nombre de constructions d'enceintes attribuées à la période de la seconde guerre punique devront être ramenées à des dates plus basses. Le vide inexplicable de la première moitié du II^e s. serait ainsi comblé.

Malgré les réserves que je viens d'exprimer, quelques lignes directrices peuvent être ébauchées, à titre de premières hypothèses, en espérant qu'à l'avenir de jeunes chercheurs puissent consacrer des études plus poussées à ce sujet important, et permettent de clarifier un tableau encore passablement confus.

La première constatation que l'on peut faire, c'est que la conquête romaine n'a pas déclenché un processus de démantèlement général des fortifications indigènes². Un peu partout dans les territoires passés sous l'autorité de Rome, des enceintes sont maintenues en état, d'autres sont réparées, modifiées ou agrandies, d'autres encore sont construites à neuf. Il ne m'a pas semblé qu'on pouvait mettre

2 Bien entendu, les murailles des places fortes ibériques situées au nord de l'Ebre n'ont pas été détruites en un seul jour en 195 sur l'ordre de Caton, et ceux qui l'ont cru sont, à deux millénaires de distances, les victimes naïves des fanfaronnades de l'auteur des *Origines* (mise au point dans Moret, 1996: 37 sq. ; voir encore Caballero, 2000: 243).

en évidence un schéma directeur applicable à l'ensemble du territoire ibérique; ou du moins, si ce modèle existe, il m'a échappé. On a plutôt l'impression que coexistent une multitude de faciès locaux, présentant de grandes disparités dans les stratégies d'occupation et de contrôle du territoire comme dans les rythmes de leur évolution. C'est pourquoi j'ai choisi de présenter un nombre limité de dossiers archéologiques régionaux —en me référant, dans la mesure du possible, aux peuples dont le nom et le territoire approximatif sont connus par des sources de l'époque—, avant d'en tirer quelques enseignements généraux.

INDICÈTES

Dans le nord-est de la Catalogne, les sites ibériques les plus importants sont définitivement abandonnés entre les dernières années du III^e s. et les premières du II^e s.: le Puig de Sant Andreu et l'Illa d'en Reixac à Ullastret, le Puig d'en Rovira à La Creueta, Montbarbat à Lloret de Mar. Certains sites secondaires restent occupés, mais la situation d'ensemble est encore très floue (Burch *et alii*, 2000: 136).

Un regain d'activité constructive s'observe vers la fin du II^e s. Ainsi, à Sant Julià de Ramis, une fortification longtemps tenue pour ibérique, ou pour avoir eu une première phase de construction à l'époque préromaine, est maintenant datée de façon définitive du dernier tiers du II^e s. (Burch *et alii*, 2000). C'est une muraille très puissante de 5 m d'épaisseur hors tout, formée par deux murs parallèles d'un mètre d'épaisseur chacun dont l'intervalle était rempli de terre; de place en place, des murs de refend assuraient la cohésion de l'ensemble (fig. 2). Elle sera démantelée vers 75, en liaison avec la fondation de *Gerunda*, sans que le site soit complètement abandonné. La muraille de Peralada date probablement de la même époque que celle de Sant Julià de Ramis. Bien que publiée comme un camp romain (Llinàs *et alii*, 1994), il s'agit sans nul doute d'une muraille indigène. Bâtie dans un appareil fruste, sans mortier, elle protégeait un établissement indigène de hauteur. Ses fouilleurs la datent du début du II^e s., mais le matériel mis au jour (Dressel IA, commune italique, campanienne A) autorise une datation plus tardive.

LÉÉTANS

La Léétanie est l'une des régions de Citérieure pour lesquelles nous disposons des données les plus abondantes et les plus affinées du point de vue chronologique.

Un nombre important de villages sont abandonnés ou détruits entre la fin de la seconde guerre punique et le milieu du II^e s. Deux exemples parmi d'autre: Castellruf (Martorelles), dont l'enceinte construite à un moment indéterminé du III^e s. est abandonnée vers 200 (Álvarez & Cubero, 1999), et Puig Castellar (Santa Coloma), dont l'abandon se situe vers le milieu du II^e s. (Miret *et alii*, 1988: 85). Mais d'autres villages fortifiés ibériques, petits ou grands, perdurent jusqu'au milieu du I^{er} s., comme Turó de Can Olivé (Cerdanyola), Mas Boscà (Badalona), Cadira del Bisbe (Premià), Burriac (Cabrera), La Torre Roja (Caldes de Montbui), etc. Les formes d'habitat traditionnelles se maintiennent donc partiellement en place au moment où fait son apparition un système d'occupation du territoire basé sur des établissements ruraux dispersés et, à partir de la fin de l'époque républicaine, sur la villa.



FIG. 2.—Mur extérieur et mur de refend de la muraille de Sant Julià de Ramis, Gérone (cliché P. Moret).

On a supposé que les nouveaux schémas d'organisation du monde rural se «juxtaposent» dans un premier temps à l'ancien système ibérique, «sans provoquer sa désintégration immédiate» (Miret *et alii*, 1988: 85).

Cela dit, chaque fois qu'une étude fine a pu être réalisée sur un micro-territoire, il est apparu que les habitats fortifiés ibériques avaient perdu l'essentiel de leur substance vers la fin du II^e s. C'est ce qui a été mis en évidence au Turó d'en Boscà, gros village situé à seulement 2 km de *Baetulo*, sur une colline dominant la côte. Le système défensif ibérique mis en place à la fin du IV^e ou au début du III^e s. est conservé intact pendant toute la première moitié du II^e s. (Zamora, 1996: 125, 159 et 168). Le

site se vide ensuite progressivement de ses habitants et est définitivement abandonné entre 125 et 100; sa population s'installe alors très probablement dans la plaine littorale où *Baetulo* est fondé à la fin de cette période.

L'*oppidum* de Burriac (*Ilturo*), l'un des plus grands du Nord-Est ibérique avant la conquête romaine, connaît des remaniements urbanistiques importants et une forte croissance de la population rurale environnante entre 150 et 100, alors que le demi-siècle précédent reste mal connu (García & Zamora, 1993). Au troisième quart du II^e s., la porte méridionale de l'enceinte est reconstruite dans une technique proche de l'*opus quadratum*. L'établissement périlite à partir du début du I^{er} s.; son abandon définitif a lieu vers 50, la population passant dans la ville nouvelle d'*Iluro*, bâtie dans la plaine sur un plan régulier.

CESSÉTANS

La récente synthèse de A. Ros Mateos (à paraître) suggère pour la Cessétanie une évolution comparable à celle que l'on vient de résumer pour la Léétanie. Plusieurs habitats fortifiés de petite taille (notamment celui d'Alorda Park à Calafell) sont abandonnés au cours de la première moitié du II^e s. En même temps, les principales agglomérations ibériques (Darró, Olèrdola, Masies de Sant Miquel) consolident leur statut de chef-lieu; d'importants travaux d'urbanisme y sont entrepris vers la fin du II^e s. L'abandon de ces trois *oppida* se situe vers le milieu du I^{er} s. av. J.-C., au moment où les villas commencent à se multiplier dans la plaine.

De ces trois sites, Olèrdola est le seul dont on connaisse les fortifications. Il s'agit d'un éperon barré de 3,5 ha qui domine la plaine du Penedès (Molist, 2000); occupé de façon apparemment ininterrompue depuis le Bronze Final, il est muni entre la fin du II^e et le début du I^{er} s. d'une nouvelle fortification pourvue de trois tours rectangulaires et d'une curieuse tour à bec et à flancs cintrés, quelques mètres en avant de l'ancienne muraille ibérique. L'appareil des courtines et des tours est polygonal (fig. 3). L'érosion n'a laissé que peu de restes de l'habitat *intra muros*; néanmoins, des maisons du II^e s. ont été fouillées récemment vers le centre du site.

On suppose habituellement que la fortification d'Olèrdola fut construite pour abriter un «détachement militaire romain», chargé de la surveillance de la voie romaine, future *via Augusta* (Molist, 2000: 104, avec bibliographie). Il m'est difficile d'accepter cette interprétation. La superficie délimitée par l'enceinte est beaucoup trop grande pour un poste militaire, et l'on ne tient pas assez compte du fait qu'Olèrdola est bel et bien une agglomération³, et qu'au surplus elle semble con-

3 Le secteur bâti à l'intérieur de l'enceinte est évalué, pour l'époque républicaine, à environ deux hectares (Ros Mateos, à paraître).



FIG. 3.—Parement polygonal de la muraille d'Olèrdola, Alt Penedès (cliché P. Moret).

naître son apogée à l'époque de la reconstruction de la muraille, d'après l'étude de la vaisselle à vernis noir (Ros Mateos, à paraître). De plus, la disposition des défenses —il s'agit d'un éperon barré, et non d'une enceinte formant un circuit complet— est, dans sa conception, plus proche des traditions ibériques que des normes de l'urbanisme romain⁴. À Olèrdola, le contexte et le maître d'œuvre sont indigènes; seule la réalisation technique se conforme à un modèle italien.

PEUPLES DE LA CATALOGNE INTÉRIEURE ET DES PYRÉNÉES

Dans ces régions les données sont encore très fragmentaires. Je me contenterai de signaler quelques cas significatifs.

Un tronçon de la première enceinte d'*Aeso* (Isona), élevée entre 100 et 80 av. J.-C., a été mis au jour il y a une dizaine d'années (Payá *et alii*, 1994). C'est une muraille en appareil irrégulier, sans mortier de chaux, formée de blocs équarris

⁴ Je suis redevable à David Hourcade de cette dernière observation.

d'assez grande taille: en d'autres termes, un ouvrage qui ne s'écarte pas des traditions de l'art de bâtir ibérique. La surface enclose pouvait atteindre quatre hectares. On a trop parlé d'*Aeso* comme d'une «ville romaine» ou, pire, d'une fondation romaine d'après l'hypothèse récente selon laquelle *Aeso*, au même titre que *Iesso*, *Baetulo* et *Iluro*, aurait été fondée au début du I^{er} s. pour y installer des vétérans démobilisés de l'armée de Marius (Guitart, 1994). Il existe pourtant sous le niveau du début du I^{er} s. des niveaux «pré-fondation» de la fin du III^e et du II^e s., qui doivent bien appartenir à une agglomération: il n'y a donc pas de fondation *ex nihilo*. À la fin de l'époque républicaine, *Aeso* est encore une «modeste bourgade» (Rico, 1997: 182), encore stipendiaire sous Auguste si l'on se fie à Pline l'Ancien (IV, 3, 23). S'il est vrai que certains membres de ses familles dirigeantes obtinrent la citoyenneté romaine relativement tôt (Navarro & Magallón, 1999: 68), il s'agit d'une bourgade indigène. L'impression de romanité ne repose nullement sur les rares vestiges de l'époque républicaine; elle dérive, inconsciemment, du riche dossier épigraphique du II^e s. de notre ère.

Un constat semblable peut être fait à propos de *Iesso* (Guissona). Sur un site déjà occupé aux IV^e et III^e s., un nouveau plan d'urbanisme est mis en place vers 100, comprenant une enceinte apparemment vaste⁵, des rues au tracé régulier et des thermes (Garcés *et alii*, 1989). Cet urbanisme rénové n'est pas, à mon sens, un argument suffisant pour faire de *Iesso* une «fondation romaine»: les promoteurs et les maîtres d'œuvre de ces changements étaient probablement des notables indigènes désireux de conformer leur cité à un nouveau canon d'urbanisme.

Dans un contexte plus montagnard et de romanisation plus tardive, le site d'El Castellot (Bolvir, La Cerdanya), à 1140 m d'altitude, offre un bon exemple d'un petit village d'éleveurs bâti – et fortifié – à l'époque républicaine (Mercadal & Aliaga, 1994). ce village de plaine, occupé entre 150 et 50 av J.-C., était protégé par une muraille de 1,4 m d'épaisseur.

BILAN SUR LA CATALOGNE

Les réseaux traditionnels de villages fortifiés se démantèlent dans presque toute la Catalogne en deux temps. La première phase d'abandons est directement consécutive à la seconde guerre punique et aux opérations de prise en main du territoire conquis (entre les dernières années du III^e s. et les premières du II^e s.). Ce sont presque toujours des abandons définitifs. La seconde phase d'abandons est

⁵ Sa superficie est l'objet de spéculations ; certains l'évaluent à 6,8 ha, d'autres à 18/20 ha (cf. Palmada, 2001: 22).

plus étirée dans le temps et moins facile à mettre en rapport avec des événements historiques. Elle se situe entre 150/125 et 75/50. On peut l'expliquer par une restructuration des communautés indigènes en voie de romanisation; du point de vue territorial, cette restructuration suit deux processus complémentaires: d'une part, développement de l'habitat dispersé en plaine; d'autre part, développement et urbanisation partielle d'un *oppidum*-capitale au détriment des villages de rang inférieur qui sont définitivement abandonnés. Ces *oppida* sont d'anciennes agglomérations ibériques qui reçoivent entre la fin du II^e et le début du I^{er} s. av. J.-C. une nouvelle enceinte, ou de nouveaux éléments de fortification.

Cette stratégie de recomposition du territoire semble répondre à la fois au souhait d'intégration des élites indigènes et au souci d'efficacité administrative du pouvoir romain⁶. Dans les régions côtières, elle s'avère relativement éphémère, puisque dès le milieu du I^{er} s. les *oppida* de hauteur qui ont connu cette transformation (les mieux connus sont Sant Julià de Ramis, Burriac et Olèrdola) cèdent la place à des agglomérations de plaine, fondées *ex novo* et conçues sur un modèle pleinement romain (*Gerunda*, *Baetulo*, *Iluro*), qui les remplacent comme chefs-lieux de cités et qui ne tarderont pas à bénéficier d'un statut privilégié.

Les régions de l'intérieur connaissent une évolution différente. Pour des raisons qui restent à élucider (permanence des structures indigènes en raison d'un plus faible impact de l'immigration romaine?), les sites urbanisés vers 100 av. J.-C. continuent à se développer jusqu'à la phase de municipalisation du Haut Empire: tels sont les cas de *Iesso* et d'*Aeso*.

DEUX SECTEURS MARQUÉS PAR LA PERMANENCE DE L'HABITAT FORTIFIÉ DE TYPE IBÉRIQUE: LE SUD DE L'ILERCAVONIE ET «L'AUSÉTANIE DE L'ÈBRE»

L'évolution du territoire dans le nord de la province de Castellón (Baix Maestrat) est connue avec une assez grande précision grâce à la synthèse de A. Oliver Foix (1996) et à plusieurs fouilles récentes. Certains sites perchés habités dès l'Ibérie Ancien sont réoccupés à l'époque républicaine, comme la Tossa Alta de Benicarló (Oliver, 1996: 197-198), village de 4500 m² muni d'une muraille en gros blocs et d'une tour, ou le hameau fortifié plus modeste du Puig de la Misericordia à Vinaroz, dont les 900 m² sont remis en état au II^e s., après plusieurs générations d'abandon, par une petite communauté de paysans (Oliver, 1994).

6 Des opinions contradictoires ont été émises quant au rôle respectif des indigènes et du pouvoir romain dans cette évolution urbanistique. L'idée d'un plan global et préconçu orchestré par l'autorité romaine (Guitart, 1994 ; Caballero, 2000) me paraît trop simpliste. La position de F. Pina Polo (1994) est plus équilibrée, mais elle appelle encore quelques nuances.

D'autres établissements sont des fondations nouvelles de la seconde moitié du II^e s. ou du début du I^{er} s. : La Curolla de Chert, village fortifié de 9200 m² (Oliver, 1996:168-169), ou Els Estrets à Vilafamés, village perché doté d'une muraille en talus et d'une tour curviligne face à la zone d'accès (Barrachina & Llorens, 1996). L'habitat de tradition ibérique, constitué par un village de petite taille perché sur une hauteur et entouré d'une muraille irrégulière, ne disparaît donc pas en Ilercavonie avec la conquête romaine, bien au contraire, il connaît une remarquable embellie à partir de 150/125 av. J.-C. Les villages construits à cette époque sont exactement du même type que ceux qui les avaient précédés deux ou trois siècles plus tôt : ils sont perchés sur des hauteurs, de très petite taille, de plan irrégulier et souvent munis d'une tour ronde à l'une de leurs extrémités (cf. Gusi Jener *et al.*, 1991). Corrélativement, il a été récemment démontré que le sud de l'Ilercavonie est une région faiblement romanisée à l'époque républicaine, où l'on ne voit se développer aucune agglomération de rang urbain (Arasa, 2001).

Le Bas Aragon oriental (*comarca* du Matarraña) présente un cas similaire (fig. 4). Sa spécificité indigène est même encore plus marquée, car il s'agit d'une zone enclavée, marginalisée après la conquête, à peine touchée par les profondes mutations qui affectent la vallée de l'Ebre entre le II^e et le I^{er} s. et qui conduisent cette région à une romanisation particulièrement précoce.

On ne connaît à l'heure actuelle le nom d'aucune cité qu'on puisse situer dans ce secteur⁷, et le processus d'urbanisation y est beaucoup plus tardif que dans les régions voisines ; les principales voies de communication qui se mettent en place à l'époque républicaine le contournent ; il n'a pas été directement touché par le conflit sertorien, ne représentant apparemment aucun enjeu d'importance pour les belligérants. Enfin, le nom même du peuple qui l'habitait est controversé ; j'ai opté ici pour le nom d'Ausétans de l'Ebre, proposé récemment (Burillo, 1998: 134, d'après les travaux de P. Jacob), mais il convient de garder présent à l'esprit que cette dénomination reste une simple hypothèse de travail basée sur des passages de Tite-Live dont l'interprétation présente de nombreuses difficultés.

Des fouilles récemment menées en collaboration avec José Antonio Benavente Serrano⁸ nous ont donné l'occasion d'étudier, sur le site de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel) une fortification construite au cœur de cette région autour de

7 Le municipe romain le plus proche est *Osicerda*, qu'on a voulu situer dans les environs de la Puebla de Híjar (Zaragoza) à la suite de la découverte d'une inscription mentionnant son nom (Beltrán Lloris, 1996), mais qui selon d'autres pourrait correspondre à l'oppidum de El Palao à Alcañiz (Burillo, 1998: 329).

8 Travaux réalisés grâce l'appui de la Casa de Velázquez, du Taller de Arqueología y Prehistoria de Alcañiz, de l'Unité Toulousaine d'Archéologie et d'Histoire (UMR 5608 du CNRS) et du Ministère des Affaires Étrangères.

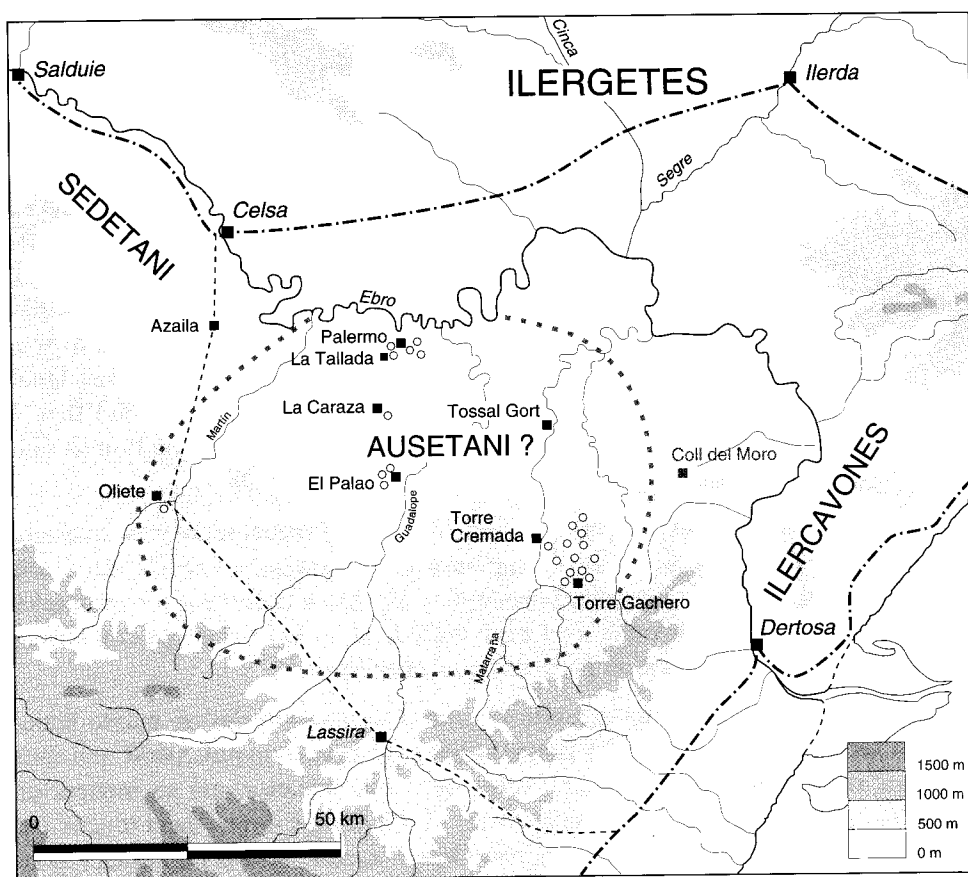


FIG. 4.—Le Bas Aragon à l'époque républicaine.
Ronds blancs: stèles ornées de motifs guerriers.

100 av. J.-C. (Moret *et alii*, 1997; Moret & Benavente, 2000; Benavente & Moret, sous presse).

L'établissement de Torre Cremada appartient dans sa totalité à l'époque républicaine (fin du II^e s. / première moitié du I^{er} s. av. J.-C.). Les fouilles ont mis au jour une tour monumentale de plan ovale (grand axe: 12 m), conservée sur une hauteur de près de six mètres. Ses murs, de 1,5 à 2 m d'épaisseur, sont construits en grands blocs de grès à joints vifs formant des assises irrégulières, sans remplissage interne. Cette tour est située à l'angle nord d'une petite enceinte triangulaire de 400 m², établie sur un éperon rocheux dominant la vallée du Matarraña (fig. 5 et 6). L'intérieur de l'enceinte est divisé en deux par une ruelle médiane qui conduisait à un escalier permettant d'accéder aux étages de la tour. L'espace situé en-

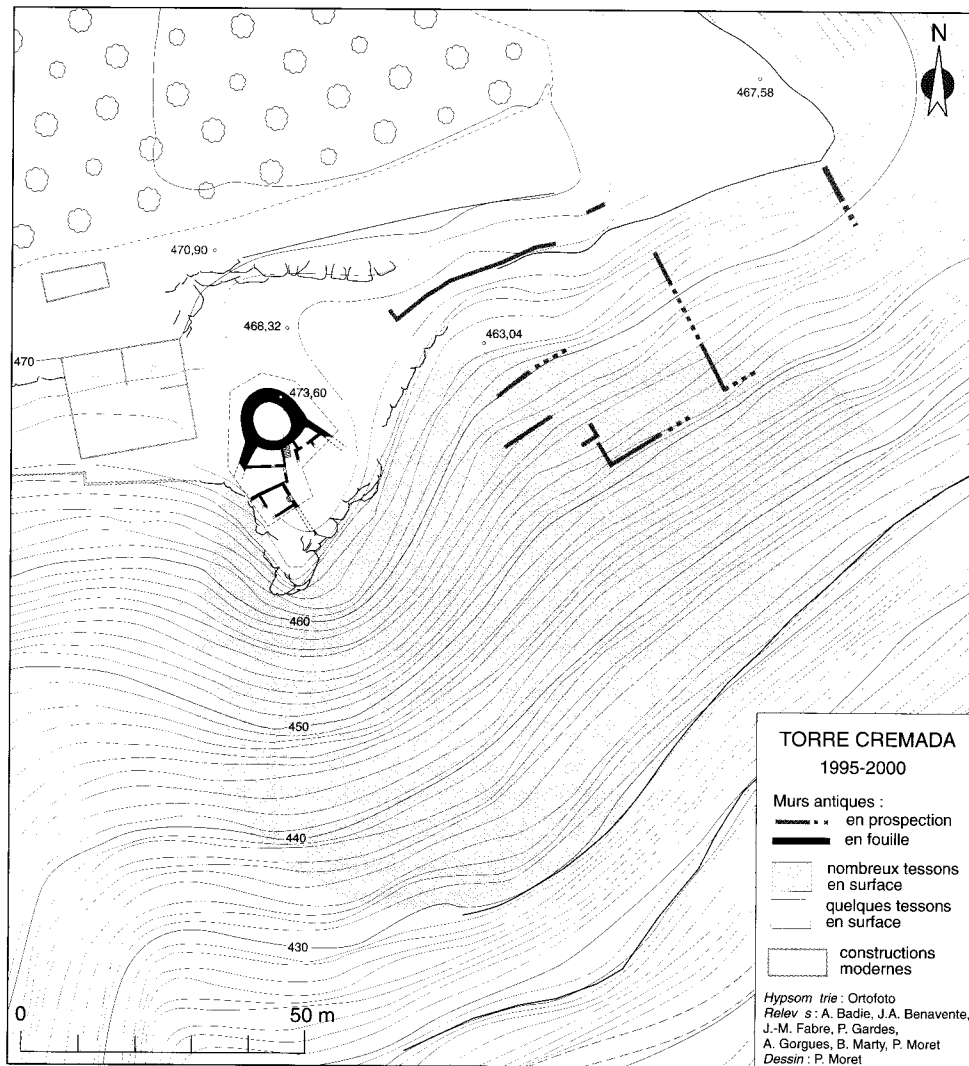


FIG. 5.-Plan du site de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel).

tre la ruelle et la muraille était occupé par des maisons à un étage, pour la plupart détruites par l'érosion; seules quatre pièces ont livré un plan complet. L'hypothèse d'un fortin militaire isolé, que nous avons formulée après les premières campagnes de fouille (Moret *et alii*, 1997), doit être corrigée à la lumière des travaux réalisés en 2000 et 2001. Une exploration plus minutieuse du site a révélé la présence de nombreux vestiges d'habitat en contrebas de la fortification, sur des



FIG. 6.—La tour de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel) vue du nord.

terrasses qui couvraient une grande partie du versant, entre le rebord rocheux du plateau et le fond de la vallée. Le matériel recueilli en surface dans toute cette étendue de terrain s'inscrit pleinement dans la chronologie de la fortification de l'éperon sommital. Nous avons donc affaire à une agglomération de taille importante pour la région (un hectare environ), étagée sur des terrasses à flanc de coteau, et commandée à son sommet par une fortification d'un type original qu'on pourrait qualifier de citadelle, voire de château si ce terme n'appelait des connotations anachroniques. Ce qui différencie profondément cette agglomération des villages fortifiés ibériques traditionnels, c'est le fait que la fortification soit réservée à un secteur limité, en position à la fois dominante et excentrée; c'est aussi le fait que cette fortification prenne un aspect franchement monumental, accentuant jusqu'à l'hypertrophie le caractère ostentatoire de la tour qui en constitue l'élément principal.

La construction de cet ensemble fortifié ne peut se comprendre que dans le contexte territorial très particulier que présente la vallée du Matarraña à la fin de l'époque ibérique. Après la période florissante de l'Ibérique Moyen (IV^e et III^e s.), on assiste, à partir du II^e s., à l'abandon progressif de tous les sites occupés antérieurement. Le site central de San Antonio de Calaceite est violemment détruit au-

tour de 200 (Moret, sous presse), tandis que d'autres villages gardent une occupation plus ou moins résiduelle jusque vers le début du I^{er} s. (Els Castellans et Vilallonc de Cretas, La Gessera de Caseres). Alors que des secteurs entiers de la vallée paraissent se vider de leurs habitants, la population se concentre dans un petit nombre d'agglomérations dont la taille est, en moyenne, beaucoup plus grande que celle des villages clos de l'Ibérique Moyen. Certaines de ces nouvelles agglomérations s'établissent en plaine au pied des collines occupées auparavant: c'est le cas par exemple de Les Umbries II⁹. D'autres sont bâties sur des élévations de terrain peu marquées (Mas de Magdalenes de Cretas) ou sur des versants (Torre Cremada à Valdeltormo, Gallipons à La Fresneda).

C'est donc dans un territoire recomposé, en partie déserté, que s'inscrit vers 100 av. J.-C. l'agglomération fortifiée de Torre Cremada. Quelle fonction lui attribuer? Deux voies d'interprétation se présentent. D'un côté, on peut mettre l'accent sur la fonction militaire, en supposant que cette fortification entre dans le cadre d'une politique romaine de réorganisation du territoire à partir d'un petit nombre de points d'appui puissamment défendus. Torre Cremada aurait rempli ce rôle dans la moyenne vallée du Matarraña, comme El Palao dans la vallée du Guadalo, ou encore Azaila dans la vallée du río Aguasvivas. Mais on voit mal quels pouvaient être les intérêts stratégiques de Rome dans cette *comarca* marginale.

De l'autre côté, on peut – et c'est ce que je serais plutôt enclin à faire – insister sur les composantes indigènes de cet établissement. Nous savons, par trois inscriptions gravées sur de la céramique campanienne et ibérique, que les habitants de Torre Cremada étaient des ibérophones. La vaisselle qu'ils utilisaient ne comportait qu'une faible minorité de vases importés, et leurs habitudes culinaires ne diffèrent pas de celles des Ibères de l'époque préromaine. La forme arrondie de la tour, la façon très singulière dont son mur extérieur se relie aux courtines, et même son appareil ne sont pas des innovations dans la région: on peut leur trouver des parallèles ou des précédents à San Antonio de Calaceite, à Els Castellans de Cretas et à La Tallada de Caspe. Dans ce contexte indigène, la tour monumentale de Torre Cremada apparaît plutôt comme une sorte de symbole d'identité, chargé des mêmes valeurs guerrières que les stèles inscrites et ornées de figures de guerriers ou de lances du Bas Aragon. Ces stèles, datées pour la plupart de l'époque républicaine, n'existent que dans les vallées du Martín, du Guadalo et du Matarraña; on les a considérées, sans doute à juste titre, comme un marqueur ethnique du peuple des «Ausétans de l'Ebre» (Burillo, sous presse). Tours rondes et stèles ornées sont deux expressions d'un même système de valeurs qui exalte la

9 Site inédit, découvert en prospection en 1999. Il est situé à quelques centaines de mètres au sud de Les Umbries et au sud-ouest de San Antonio de Calaceite.

fonction militaire et guerrière, source de légitimité essentielle pour les élites ibériques. Et si ces valeurs sont exaltées avec autant de force, c'est sans doute, paradoxalement, parce que la guerre n'est plus permise aux Ibères (sauf en tant que soldats auxiliaires); en passant du vécu à l'imaginaire, elle prend dans l'iconographie et dans une architecture militaire hypertrophiée la place qu'elle n'a plus dans la réalité.

On ne saurait trop insister sur le rôle que l'aristocratie indigène a pu jouer dans un tel processus. Il n'est pas anodin de constater qu'à Torre Cremada la fortification est séparée du reste de l'agglomération. Cette fortification ne pouvait abriter qu'un nombre limité de personnes: non pas des soldats ou des gardes, mais – d'après la qualité et la variété de la vaisselle exhumée – les familles dominantes du village. Une séparation aussi nette entre deux secteurs d'habitat n'existait pas dans les agglomérations préromaines de la région. Une évolution similaire peut d'ailleurs être observée un peu plus à l'est, sur le territoire des Sédétans. José Ángel Asensio (1995) a bien montré que la plupart des *oppida* de la moyenne vallée de l'Ebre, au II^e s. principalement, comprennent à la fois une citadelle fortifiée, perchée sur une hauteur, et une vaste aire d'habitat non fortifiée s'étendant tout autour sur les pentes et au pied de la colline. La fortification sommitale remplissait un double rôle: abriter les principaux espaces civiques et religieux de la cité, et offrir un refuge en cas de péril aux habitants des faubourgs. Ce type d'urbanisme a très peu de précédents dans le monde ibérique préromain; c'est lui sans doute qu'on retrouve, à un degré certes plus modeste, à Torre Cremada.

L'évolution qui se dessine ainsi dans la vallée du Matarraña est restée sans postérité, puisque ce dernier avatar de l'urbanisme ibérique ne résista pas longtemps au processus de quasi désertification et d'abandon généralisé des villages qui affecte cette partie de la vallée dès le second quart du premier siècle de notre ère (Benavente & Moret, sous presse). Notons, pour finir, que le processus décrit à propos de Torre Cremada ne concerne qu'un secteur limité de «l'Ausétanie de l'Ebre». Un peu plus à l'ouest, dans la vallée du Guadalope, l'habitat dispersé de tradition ibérique reste relativement dense jusqu'à la fin de l'époque républicaine (Benavente, 1984) et un grand *oppidum*, comparable à ceux de la moyenne vallée de l'Ebre, fait son apparition sur la colline d'El Palao (Alcañiz) vers la fin du II^e s.¹⁰. Plus au nord, dans la même vallée du Matarraña, l'agglomération de Tossal Gort (Maella) connaît à l'époque républicaine un développement important et se maintient pendant tout le Haut Empire.

10 Monographie à paraître sous la direction de Francisco Marco Simón dans un numéro spécial de la revue *Al-Qannīs*, Alcañiz.

EDÉTANS

À 25 km de Sagonte, dans l'intérieur des terres, la cité d'*Edeta* - Liria et son territoire ont fait l'objet d'une étude remarquable (Bonet, 1995: 527-530). L'*oppidum* de Sant Miquel de Liria, capitale probable des Edétans, connaît à la fin du III^e s. et pendant la première moitié du II^e s. son moment de plus grande opulence; il atteint alors une superficie de 10 à 15 hectares, est pourvu d'une muraille et produit la célèbre céramique peinte à décors figurés qui porte son nom. Dans des circonstances que l'ancienneté des fouilles et le silence des sources littéraires ne permettent pas d'élucider, la ville est incendiée et apparemment pillée vers 150 av. J.-C. Le site est dès lors presque complètement abandonné, à l'exception d'une occupation résiduelle et peut-être épisodique au sommet de la colline.

Des abandons consécutifs à des destructions violentes sont également enregistrés, à la même époque ou un peu plus tôt, sur des agglomérations secondaires dépendant d'*Edeta* (Puntal dels Llops, Castellet de Bernabé, La Seña, La Monravana, Castellar de Casinos), cependant que d'autres petits villages fortifiés, comme Cova Foradá et la Torre Seca, continuent leur existence jusqu'à la fin du I^{er} s. et renforcent même leurs défenses à l'époque tardo-républicaine (c'est du moins ce que suggère le type d'appareil de la tour de Cova Foradá, cf. Moret, 1996: 463-464). L'abandon précoce semble la règle pour les hameaux fortifiés situés sur le pourtour de la vallée, à l'écart des terroirs agricoles; en plaine les abandons sont moins fréquents et dans plusieurs cas (Castellet de Bernabé, La Monravana) on constate, entre 125 et 50 av. J.-C., une nouvelle installation sur le plat, au pied de la colline ou de la petite éminence occupée par l'enceinte ibérique. Dans la même période, les prospections laissent deviner la mise en place d'un semis d'établissements ruraux très modestes, non fortifiés, précurseurs des villas de l'époque impériale.

En dehors de ce secteur –le seul qui ait bénéficié d'un programme de prospections et de fouilles systématique–, on doit se contenter d'observations ponctuelles. Sur le territoire de Sagonte, les données obtenues en prospection sont encore trop imprécises pour permettre de tracer les lignes directrices de l'évolution du peuplement après la conquête romaine (Martí Bonafé, 1998); il semble cependant que la proportion des villages perchés qui survivent à la conquête soit plus importante qu'autour de Liria. À Sagonte même, les informations restent très ponctuelles, mais attestent des modifications dans l'organisation des défenses à l'époque républicaine, notamment la construction d'une tour rectangulaire vers le début du II^e s. (Aranegui & Pascual, 1993).

CONTESTANS

Dans le bassin d'Alcoy, le site central (en l'espèce, le grand village perché de La Serreta) est abandonné très vite après la conquête (Llobregat *et al.*, 1995), mais les villages fortifiés de taille moyenne situés sur des hauteurs moins dominantes restent habités, au moins pendant le II^e s. puisqu'on y a trouvé de la campanienne A et des amphores Dressel I (Olcina *et alii*, 1998: 44; Olcina & Sala, 2000: 112).

Dans la vallée du Vinalopó (Poveda, 1998: 419), les deux tiers des établissements de l'Ibérique Moyen ont disparu à la fin du II^e s. La population, qui est peut-être entrée dans une phase de décroissance, semble se concentrer sur un petit nombre de sites: trois modestes villages perchés (Sierra de San Cristóbal de Villena, El Castillo de Monforte et El Castillo del Río), un village de plaine (El Campet - La Algualaja de Novelda) et, au centre de la vallée, une grande agglomération de hauteur, El Monastil de Elda, qui existait déjà à l'époque préromaine mais qui connaît alors d'importants remaniements, pour atteindre une superficie de 3 à 4 hectares.

A *Lucentum* – Tossal de Manises, trois phases de fortifications ont été distinguées (Olcina & Pérez, 2001). La première date de la fin du III^e s.; elle présente des particularités fort originales (notamment des tours oblongues placées à cheval sur une muraille de faible épaisseur) qui dénoncent peut-être, comme l'ont suggéré ses fouilleurs, une inspiration punique. La deuxième phase date de la fin du II^e s.; elle est donc bien antérieure à l'accession de *Lucentum* au statut municipal. Le tracé de l'enceinte primitive est respecté; on se contente d'augmenter son épaisseur, ce qui a pour effet de noyer dans la masse du rempart les tours du III^e s.; de nouvelles tours rectangulaires, plus petites et plus rapprochées, sont bâties sur l'avant de ce rempart.

Dans la basse vallée du Segura, l'abandon apparemment général des agglomérations fortifiées ibériques (par exemple La Escuera) contraste avec la spectaculaire embellie que connaît, un peu plus au nord, la cité d'Elche-*Ilici* (Olcina & Sala, 2000: 112-113; Gutiérrez *et alii*, 1998-99: 60-61). Mais l'enceinte républicaine de cette dernière cité reste inconnue; ce qu'en revanche on peut signaler, c'est l'utilisation du thème iconographique de la fortification urbaine dans une mosaïque qui mêle des traits ibériques (elle comporte une inscription ibérique en caractères latins) et des traits importés (le poncif hellénistique de la muraille crénelée) (Abad, 1986-87). Cette mosaïque est probablement antérieure aux profonds bouleversements qu'entraîne la déduction coloniale du début de l'époque augustéenne (sur cette déduction, voir en dernier lieu Chao *et alii*, 1999).

En somme, comme ailleurs, une profonde recomposition des territoires s'observe en Contestanie. Mais cette recomposition est contrastée. Certains chefs-lieux ibériques disparaissent, dans des zones qui semblent entrer en relative récession, tan-

dis que d'autres, comme El Monastil, *Lucentum* et surtout *Ilici*, connaissent un important développement, manifesté entre autres par l'érection de nouvelles murailles.

DISCUSSION

Dans toutes les régions considérées, l'abandon d'un grand nombre de villages fortifiés de hauteur au cours du demi-siècle qui suit la fin de la seconde guerre punique pourrait faire croire que la fortification est désormais refusée aux Ibères, et que ceux-ci vont peu à peu opter pour d'autres formes d'habitat, soit dans des agglomérations de plaine conçues sur un patron et dans un cadre romain, soit dans des établissements ruraux dispersés.

La réalité est beaucoup plus complexe. Si les deux termes ultimes de l'évolution sont bien ceux que je viens d'indiquer, le parcours est heurté et non linéaire. Il faut d'abord tenir compte des régions délaissées où le modèle urbain romain ne s'est jamais implanté. On y constate le maintien des formes traditionnelles de l'habitat fortifié, quasiment inchangées (Ilercavonie méridionale) ou engagées dans une dynamique originale qui doit très peu au modèle romain (Ausétanie de l'Ebre). Dans le deux cas, on enregistre vers la fin du II^e s. un regain d'activité notable dans le domaine de l'architecture défensive.

Mais il convient surtout d'insister sur l'importance que revêt, dans presque toutes les régions étudiées, la période située entre 130/125 et 100/80. C'est à une véritable floraison d'enceintes que l'on assiste pendant ce laps de temps, dans des contextes qui ne sont ni coloniaux ni militaires. Il est difficile d'en démêler toutes les raisons, mais quelques pistes peuvent être indiquées. Tout d'abord, il semble qu'on ait affaire à des projets globaux d'urbanisme et d'embellissement de la cité dans lesquels la construction d'une enceinte figure en bonne place, plutôt qu'à des projets spécifiquement défensifs. Ensuite, ces programmes sont mis en œuvre à un moment où, selon toute vraisemblance, les élites traditionnelles sont encore au pouvoir dans des agglomérations où l'immigration italienne reste nulle ou négligeable. Les sociétés indigènes de la Citérieure profitent manifestement de cette période de relative prospérité – alors que les séquelles économiques de la conquête sont effacées et que les troubles civils de la république romaine n'affectent pas encore les destinées de la péninsule – pour s'engager dans un processus original d'adaptation au modèle romain. Cette tentative d'hybridation est essentiellement différente du processus d'assimilation radicale qui s'engagera ultérieurement à partir du milieu du I^{er} s. Les résultats qu'elle donne dans le domaine des fortifications sont profondément originaux, soit qu'y domine l'élément indigène (comme à Torre Cremada), soit que des solutions techniques et architecturales d'origine italienne soient mises au service d'un projet *sui generis* (comme à Olèrdola).

D'un autre point de vue, il se confirme que le droit d'ériger une fortification ne dépend pas du statut juridique de l'agglomération. L'enceinte –à cette époque– n'est pas un critère de différenciation entre les communautés urbaines privilégiées (colonies, cités fédérées ou libres, municipales de droit latin ou de citoyens) et les autres. Les différences, si elles existent, sont d'ordre qualitatif seulement: ainsi, il n'est pas douteux que les murailles d'*Emporiae* et de *Tarraco* devaient former un contraste saisissant, par leur ampleur et par leurs innovations architecturales (*opus quadratum* sur socle mégalithique à *Tarraco*, *opus caementicium* à *Emporiae*) avec les enceintes des agglomérations indigènes de leurs environs; mais le «droit à l'enceinte» –si l'on veut bien nous passer l'expression– n'était pas réservé à la première catégorie.

On doit aussi s'interroger sur la fonction que remplissaient ces fortifications indigènes dans le cadre politique et administratif des provinces hispaniques. Je n'ai nullement l'intention d'aborder cette question du point de vue romain – l'examen des ressorts politiques du projet provincial romain étant hors de ma compétence –, sauf à noter que les enceintes ibériques d'époque républicaine rentrent parfaitement dans le cadre d'une stratégie romaine souple et pragmatique, fondée sur l'utilisation sélective des cadres politiques et sociaux existants¹¹. Je me contenterai de formuler quelques hypothèses quant aux buts poursuivis par les communautés indigènes impliquées dans ces programmes édilitaires.

Un premier aspect dont il faut tenir compte, c'est la valeur symbolique dont tout rempart est empreint, non seulement comme manifestation d'une puissance militaire qui se veut dissuasive, mais aussi comme emblème d'un pouvoir politique. Ce point a été maintes fois souligné – parfois avec quelque excès –, aussi n'est-il pas besoin d'en détailler les implications générales. Dans le cas d'espèce, on peut simplement émettre l'idée que l'enceinte était un «enjeu d'image» d'une importance toute particulière dans cette phase de transition pendant laquelle l'adhésion des élites indigènes fut cruciale pour la bonne marche de la politique romaine en Espagne. Le privilège hautement symbolique de l'enceinte fortifiée permettait aux communautés indigènes de garder les apparences de l'indépendance, alors que Rome ne leur concédait qu'un peu d'autonomie. Ce privilège était affiché avec d'autant plus d'emphasis que la conquête l'avait vidé de l'essentiel de sa substance, selon un mécanisme de compensation bien connu.

11 «Rome managed the Hispaniae during the Republic by working through native settlement systems rather than by imposing a preconceived Roman urban system as such» (Keay, 1995: 295). On a aussi parlé d'un «aprovechamiento selectivo de las estructuras anteriores» (Bendala *et alii*, 1988: 128).

Mais il serait dangereux de n'envisager les fortifications que sous leur aspect symbolique. À cette époque encore, il n'est pas douteux que la construction d'une enceinte répondait avant tout aux nécessités très concrètes de la défense d'une collectivité. De ce point de vue plus pragmatique, on peut raisonnablement se demander si le rythme élevé des constructions d'enceintes ne trouve pas une de ses causes dans une situation d'instabilité sociale et politique sans précédent.

Les guerres entre peuples ou entre cités, qui sans nul doute avaient été, au cours des siècles précédents, la raison d'être essentielle des fortifications ibériques, n'existaient plus: on ne peut imaginer qu'un gouverneur de la Citérieure ou de l'Ultérieure tolérât un conflit armé entre deux cités pérégrines. D'autre part, la zone de frontière qui séparait les régions administrées par Rome des territoires encore insoumis de l'intérieur, théâtres de combats et de razzias incessantes, s'était très vite éloignée des régions littorales où nous voyons apparaître de nouvelles agglomérations fortifiées. Le danger contre lequel on cherchait à se prémunir n'était donc pas la guerre; ce ne pouvait être qu'un danger de basse intensité, constitué non pas par la menace d'une armée organisée, mais par des désordres sociaux et par une insécurité endémique.

Nombreux sont les facteurs qui pouvaient, à cette époque, favoriser l'apparition d'une population marginale et mobile, source de troubles et de tensions (*cf.* García Moreno, 1989: 90-94): la désarticulation des liens sociaux de type clientélaire fondés sur l'engagement militaire auprès d'un chef; le sort incertain des auxiliaires démobilisés, se retrouvant au terme de longues années de service loin de leur cité d'origine – pour ne pas parler des déserteurs des troupes auxiliaires, dont l'existence est probable –; enfin, l'augmentation des migrations inter-régionales à motif économique¹².

Il n'est certes pas question d'aller jusqu'à imaginer des bandes errantes vivant de coups de main: rien, dans les sources, n'autorise de telles spéculations. Mais il n'est guère douteux que les communautés indigènes se trouvèrent confrontées à une situation nouvelle, du fait de cette mobilité et de ces déracinements. À l'époque préromaine, les communautés ibériques fonctionnaient comme des structures sociales quasiment fermées, constituées sur la base d'une famille élargie, d'un lignage ou d'un clan, ce qui laissait peu d'espace aux mouvements d'individus isolés, hormis des déplacements de marchands ou d'artisans itinérants. Dans ce contexte, les conflits opposaient toujours un groupe organisé (cité ou tribu) à un autre groupe organisé; et c'est comme une réponse à ce type de conflits

12 Pour ne citer qu'un exemple, les résultats des fouilles du village de mineurs de La Loba, dans la Sierra Morena, suggèrent que des Celtibères étaient venus travailler dans ce secteur minier (Blázquez *et al.*, 2002).

qu'étaient conçues les fortifications ibériques. Désormais, la fortification indigène sous administration romaine répond à un autre danger, d'intensité beaucoup plus faible, mais diffus et constant, constitué par des groupes ou des individus marginaux, ceux qu'on trouve désignés sous le nom de *latrones* dans les textes de l'époque.

Il serait intéressant de tester cette hypothèse en comparant les caractéristiques tactiques des fortifications préromaines à celles des fortifications indigènes d'époque républicaine. Mais ce travail exigerait au préalable une enquête systématique qui, à ma connaissance, n'a pas été réalisée. Cela dit, je ne vois guère apparaître d'indices accréditant l'idée qu'à l'époque républicaine les défenses des agglomérations ibériques seraient devenues plus complexes, dotées de plus de fossés ou de tours plus nombreuses. Des formes nouvelles sont signalées, imitées ou dérivées de modèles italiens, mais il ne semble pas qu'elles apportent un gain sensible, du point de vue de l'efficacité défensive, par rapport aux fortifications préromaines du III^e s. Sur ce point comme sur tant d'autres, l'enquête doit être poursuivie.

BIBLIOGRAPHIE

- ABAD, L. (1986-87): «En torno a dos mosaicos ilicitanos: el 'helenístico' y el de conchas marinas», *CuPAUAM* 13-14, 97-105.
- ÁLVAREZ ARZA, R. et M. CUBERO ARGENTE (1999): «Los pila del poblado ibérico de Castellruf», *Gladius* 19, 121-142.
- ARANEGUI GASCÓ, C. et PASCUAL, I. (1993): «Una torre defensiva de época republicana en el Castell de Sagunt», *Saguntum* 26, 189-203.
- ARASA I GIL, F. (2001): *La romanització a les comarques septentrionals del litoral valencià. Poblament ibèric i importacions itàliques en els segles II-I aC*, SIP, Serie de Treballs Varios 100, Valencia.
- ASENSIO ESTEBAN, J. A. (1995): *La ciudad en el mundo prerromano en Aragón*, Zaragoza.
- BARRACHINA MONFERRER, C. et LLORENS CABEDO, M^a D. (1996): «El jaciment ibèric dels Estrets - Racó de Rata (Vilafamés, Castelló)», *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia Castellonenques* 17, 321-338.
- BELTRÁN LLORIS, F. (1996): «Una liberalidad en La Puebla de Híjar (Teruel) y la localización del *municipium Osicerda*», *AEspA* 69, 287-294.
- BENAVENTE SERRANO, J. A. (1984): «El poblamiento ibérico en el valle medio del Regalillo (Alcañiz, Teruel)», *Kalathos* 3-4, 155-190.
- BENAVENTE SERRANO, J. A. et MORET, P. (sous presse): «El poblado ibérico tardío de Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel). Un hábitat fortificado del siglo I a.C. en el Bajo Aragón», dans: *Ibers a l'Ebre, recerca i interpretació, I Jornades d'Arqueologia del Baix Ebre*, (Colloque de Tivissa, 23-24 novembre 2001).

- BENDALA GALÁN, M., FERNÁNDEZ OCHOA, C., FUENTES DOMÍNGUEZ, A. et ABAD, L. CASAL (1988): «Aproximación al urbanismo prerromano y a los fenómenos de transición y de potenciación tras la conquista», dans *Los asentamientos ibéricos ante la romanización* (Madrid, 1986), Madrid, 121-140.
- BLÁZQUEZ, J. M^a, DOMERGUE, C. et SILLIÈRES, P. (2002): *La Loba (Fuenteovejuna, province de Cordoue, Espagne). La mine et le village minier antiques*, Bordeaux.
- BONET ROSADO, H. (1995): *El Tossal de Sant Miquel de Lliria. La antigua Edeta y su territorio*, Valencia.
- BURCH, J., NOLLA, J. M., PALAHÍ, LL. SAGRERA, J. et VIVÓ, D. (2000): «La fi del món ibèric: l'exemple de l'oppidum de la Muntanya de Sant Julià de Ramis», dans: *L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluçanès Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19, Girona, 135-146.
- BURILLO MOZOTA, F. (1998): *Celtíberos. Etnias y estados*, Barcelona.
- BURILLO MOZOTA, F. (sous presse): «Propuesta de una territorialidad étnica para el Bajo Aragón: los ausetanos del Ebro», *Kalathos*, 20-21.
- CABALLERO CASADO, C. (2000): «Desarrollo de un patrón de poblamiento romano en el cuadrante nororiental peninsular», *Kalathos* 18-19, 241-271.
- CHAO, J. J., MESA, J. F. et SERRANO, M. (1999): «Un nuevo bronce hallado en La Alcuñía», dans: *Ciudades privilegiadas en el Occidente romano*, Sevilla, 417-424.
- GALÁN DOMINGO, E. (1994): «Estelas y fronteras: un caso de estudio en el Bajo Aragón en época ibérica», *V Congreso Internacional de Estelas Funerarias (Soria, 1993)*, I, Soria, 99-106.
- GARCÉS I ESTALLO, I., MOLIST I CAPELLA, N. et SOLIAS I ARÍS, J. M. (1989): «Les excavacions d'urgència a Iesso (Guissona, La Segarra)», *Excavacions arqueològiques d'urgència a les comarques de Lleida*, Barcelona, 108-124.
- GARCÍA MORENO, L. A. (1989): «*Hispaniae tumultus*. Rebeliones y revueltas indígenas en la España de época romano-republicana», *Polis* 1, 81-107.
- GARCÍA ROSELLÓ, J. et ZAMORA MORENO, D. (1993): «La Vall de Cabrera de Mar. Un model d'ocupació del territori a la Laietània», *Laietania* 8, 1993, 147-179.
- GRAU, M., GUITART, J., PERA, J. et JIMÉNEZ, M. C. (2000): «La ceràmica de vernís negre de Baetulo (Badalona, El Barcelonès)», dans: *La ceràmica de vernís negre dels segles II i I aC (Empúries, 1998)*, Mataró, 71-84.
- GUITART, J. (1994): «Un programa de fundacions urbanes a la Hispania Citerior de principis de segle I a.C.», *La ciudad en el mundo romano (XIV Congreso Internacional de Arqueología Clásica, Tarragona, 1993)*, vol. 1, Tarragona, 205-213.
- GUSI JENER, F., DÍAZ MAS, M. A. et OLIVER FOIX, A. (1991): «Modelos de fortificación ibérica en el norte del País Valenciano», *Fortificacions – la problemàtica de l'ibèric ple, Simposi Internacional d'Arqueologia Ibèrica (Manresa, 1990)*, Manresa, 79-102.
- GUTIÉRREZ, S., MORET, P., ROUILLARD, P. et SILLIÈRES, P. (1998-99): «Le peuplement du Bas Segura de la protohistoire au Moyen Âge (prospections 1989-1990)», *Lucentum* 17-18, 25-74.

- KEAY, S. (1995): «Innovation and Adaptation: The Contribution of Rome to Urbanism in Iberia», dans B. Cunliffe et S. Keay (éd.): *Social Complexity and the Development of Towns in Iberia*, Proceedings of the British Academy, 86, Londres, 291-337.
- LLINÀS I POL, J., MERIN, J., MIRÓ, M. et PEDRÓN, M^a J. (1994): «El campament romà de Peralada: una fortificació d'època republicana al hinterland d'Empúries», dans: *La ciudad en el mundo romano (XIV Congreso Intenacional de Arqueología Clásica, Tarragona, 1993)*, vol. 2, Tarragona, 246-247.
- LLOBREGAT, E. A., E. CORTELL, M. OLCINA et alii (1995): «El sistema defensiu de la porta d'entrada del poblat ibèric de la Serreta. Estudi preliminar», *Recerques del Museu d'Alcoi* 4, 135-161.
- MARTÍ BONAFÉ, M^a A. (1998): *El área territorial de Arse-Sagunto en época ibérica*, Valencia.
- MERCADAL, O. et S. ALIAGA (1994): «El Castellot (Bolvir, La Cerdanya): un asentament ibèric al Pirineu», *Segones jornades d'arqueologia de les comarques de Girona*, Torroella del Montgrí, 72-82.
- MIRET, M., SANMARTÍ, J. et SANTACANA, J. (1988): «La evolución y el cambio del modelo de poblamiento ibérico ante la romanización: un ejemplo», *Los asentamientos ibéricos ante la romanización (Madrid, 1986)*, Madrid, 79-80.
- MOLIST I CAPELLA, N. (2000): «L'oppidum cossetà d'Olièrdola. L'etapa ibèrica d'un assentament d'ocupació continuada», *L'habitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Llençguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Serie monogràfica 19, Girona, 91-106.
- MORET, P. (1990): «Fortins, 'tours d'Hannibal' et fermes fortifiées dans le monde ibérique», *Mélanges de la Casa de Velázquez* 26 (1), 5-43.
- MORET, P. (1996): *Les fortifications ibériques, de la fin de l'âge du bronze à la conquête romaine*, CCV 56, Madrid.
- MORET, P. (1999): «Casas fuertes romanas en la Bética y la Lusitania», dans *Economie et territoire en Lusitanie romaine*, CCV 65, Madrid, 55-89.
- MORET, P. (sous presse): «Reflexiones sobre el período ibérico pleno (siglos V a III a.C.) en el Bajo Aragón y zonas vecinas del curso inferior del Ebro», *Ibers a l'Ebre, recerca i interpretació, I Jornades d'Arqueologia del Baix Ebre*, (Colloque de Tivissa, 23-24 novembre 2001).
- MORET, P. et BENAVENTE, J. A. (2000): «Nouvelles recherches sur l'habitat de l'âge du Fer dans la vallée du Matarranya (Bas Aragon)», *Actas do III Congresso de Arqueologia Peninsular*, 5, Porto, 327-344.
- MORET, P., GARDES, PH. et BENAVENTE, J. A. (1997): «La Torre Cremada (Valdeltormo, Teruel): un fortín ibero-romano en el Bajo Aragón», *Kalathos* 16, 19-44.
- NAVARRO CABALLERO, M. et MAGALLÓN BOTAYA, M^a A. (1999): «Las ciudades del Pre-pirineo occidental y central en época alto-imperial: sus habitantes y su status», *Ciudades privilegiadas en el Occidente romano*, Sevilla, 61-86.
- OLCINA DOMÉNECH, M., GRAU MIRA, I. SALA SELLÉS, F. et alii (1998): «Nuevas aportaciones a la evolución de la ciudad ibérica: el ejemplo de La Serreta», *Los Iberos. Príncipes de Occidente* (Congreso internacional, Barcelona, 12-14 de marzo de 1998), Barcelona, 35-46.

- OLCINA DOMÉNECH, M. et R. PÉREZ JIMÉNEZ (2001): *La ciudad ibero-romana de Lucentum (El Tossal de Manises, Alicante)*, Alicante.
- OLCINA DOMÉNECH, M. et F. SALA SELLÉS (2000): «Las cerámicas de barniz negro en el área sur alicantina», *La ceràmica de vernís negre dels segles II i I aC (Empúries, 1998)*, Mataró, 107-127.
- OLESTI, O. (1994): «Les actuacions pompeianes a la Catalunya central: reorganització del territori i fundació de noves ciutats», *La ciudad en el mundo romano (XIV Congreso Intenacional de Arqueología Clásica, Tarragona, 1993)*, vol. 2, Tarragona, 316-317.
- OLIVER FOIX, A. (1994): *El poblado ibérico del Puig de la Misericordia de Vinaròs, Vinaròs*.
- OLIVER FOIX, A. (1996): *Poblamiento y territorio protohistóricos en el llano litoral del Baix Maestrat (Castellón)*, Sociedad Castellonense de Cultura-Arqueología 9, Castellón de la Plana.
- PALMADA, G. (2001): «La muralla de la ciutat romana d'Emporiae. Els seus referents itàlics», *Annals de l'Institut d'Estudis Empordanesos* 34, 11-57.
- PAYÁ, X., F. PUIG et T. REYES (1994): «Primeres datacions dels nivells fundacionals d'Aeso», *Revista d'Arqueologia de Ponent* 4, 151-172.
- PINA POLO, F. (1994): «Urbanización y romanización en el nordeste de la Península Ibérica», *La ciudad en el mundo romano (XIV Congreso Intenacional de Arqueología Clásica, Tarragona, 1993)*, vol. 2, Tarragona, 329-331.
- POVEDA NAVARRO, A. (1998): «La iberización y la formación del poder en el valle del Vinalopó (Alicante)», *Los Iberos. Príncipes de Occidente (Congreso internacional, Barcelona, 12-14 de marzo de 1998)*, Barcelona, 413-424.
- RICO, Ch. (1997): *Pyrénées romaines. Essai sur un pays de frontière (IIIe s. av. J.-C. - IVe s. ap. J.-C.)*, BCV 14, Madrid.
- ROS MATEOS, A. (à paraître): «El món ibèric tardà i la romanització al Penedès», *Fonaments*.
- ZAMORA I MORENO, D. (1996): *Les ceràmiques de vernís negre del poblat ibèric del Turó d'en Boscà (Badalona). Aproximació a la interpretació històrico-arqueològica del poblat*, Igualada, Arqueoanoia.